

Conclusions et propositions

Cette enquête a montré l'extension et la diversité de la communauté des Digital Humanities. Pour mieux comprendre son fonctionnement et identifier les leviers qui pourraient mener à une communauté plus ouverte, collectivement plus intelligente et plus ouverte à la diversité, j'ai pris le parti d'explorer un événement annuel marquant en DH, les rencontres DH, qui ont eu lieu en 2012 à Hambourg, et de comparer le panel d'experts qui a choisi les contributions à la géographie des DH qui ressortait de l'enquête « Who are you ? ». Ces résultats convergent avec l'étude de Domenico Fiormonte sur la sur-représentation des *leaders* des organisations qui structurent le champ des DH²⁵. Tout se passe comme si on mettait dans une salle des Anglais et des Américains, et qu'on ajoutait autour des pincées de représentants des autres pays. C'est d'autant plus paradoxal que la rencontre de Hambourg avait pour thème « Digital Diversity: Cultures, languages and methods ». Ce souhait de l'ADHO de travailler sur le problème de la diversité est important. C'était d'ailleurs le sens de l'invitation de Claude Moulin comme principal conférencier (*keynote speaker*), ce qui lui a permis de donner une forte visibilité à notre enquête. C'est également le sens de la création du groupe Global Outlook DH²⁶ au sein de l'ADHO. Si la situation ne paraît pas satisfaisante, au registre de la diversité linguistique et géographique, des efforts sont entrepris, et cette étude a pour objectif de conforter cette orientation.

Je ne pense pas que la domination UK-US du domaine soit le résultat d'une compétition équilibrée et d'une supériorité conceptuelle et méthodologique de Londres et de New-York. Il s'agit plutôt du prolongement d'un phénomène global issu de la deuxième guerre mondiale et de l'informatisation, passant par des paradigmes et des mécanismes nativement anglo-américains²⁷, comme l'illustre, par exemple la difficulté de nos environnements à dépasser l'obstacle réducteur de l'ASCII, et ce, malgré UNICODE²⁸.

La langue anglaise, notre pire amie ou notre meilleure ennemie ?

On aurait pu enrichir l'analyse géographique en croisant les données de l'enquête avec les données générales caractérisant les pays, notamment le PIB, le nombre de diplômés, les budgets de l'enseignement supérieur et de la recherche, et également la langue nationale, mais aussi les langues largement maîtrisées par la population. On trouverait probablement la confirmation que les pays riches et investissant beaucoup dans la recherche sont plus présents que les pays pauvres qui ont moins de moyens à investir dans la recherche. Ces éléments de géographie universitaire mondiale ne sont pas spécifiques au Digital Humanities. A ce titre, c'est moins la relative faiblesse de l'Europe continentale qui doit frapper, que celle de l'Amérique du Sud, et, pire, l'absence du continent africain ainsi que la très faible présence asiatique. Cela est dû à des phénomènes liés à la distance géographique, mais aussi à la richesse et à la structuration du paysage universitaire dans les pays les plus développés. A cela s'ajoute un obstacle supplémentaire, qui est celui sur lequel nous pouvons plus facilement agir : la langue.

L'anglais comme plafond de verre

En effet, la maîtrise de la langue anglaise fonctionne comme un plafond de verre. Si nous adoptions une métaphore sportive, nous pourrions dire que l'Europe continentale, l'Amérique du Sud, l'Asie et l'Afrique jouent en permanence à l'extérieur, alors que le monde anglo-américain joue à domicile, même à 1000 km de ses bases... Dans les négociations diplomatiques entre la Finlande et la Russie, les diplomates avaient pris l'habitude d'utiliser l'avantage de « jouer » à domicile pour imposer des règles culturelles leur donnant un avantage. Les Russes imposant

²⁵ Fiormonte, Domenico. "Towards a Cultural Critique of the Digital Humanities." *Historical Social Research* 37, no. 3 (September 2012): 59-76. SocINDEX with Full Text, EBSCOhost (accessed May 31, 2013).

²⁶ « Promoting collaboration among Digital Humanities Researchers world-wide » <http://www.globaloutlookdh.org/>

²⁷ Notez que je n'utilise pas le terme « anglo-saxon », à la fois ambiguë et contestable.

²⁸ NET.LANG, *Towards a multilingual cyberspace*, C&F, 2012, Caen. <http://net-lang.net/> Sur l'appauvrissement intellectuel lié à la domination d'un seul environnement linguistique et culturel, voir également Fiormonte, Domenico. "Towards a Cultural Critique of the Digital Humanities." *Historical Social Research* 37, no. 3 (September 2012): 59-76. SocINDEX with Full Text, EBSCOhost (accessed May 31, 2013).

le partage de bouteilles de Vodka au cours de négociations, étant certains de leur supériorité dans la résistance à cet alcool national, et les Finlandais poussant à des négociations à l'intérieur de saunas, pratique correspondant à un usage familial profondément ancré et leur donnant un avantage certain. Je propose donc, non sans esprit de provocation, que nos collègues anglophones rédigent leurs propositions de papiers dans un sauna à 80°C pour compenser leur avantage linguistique... On peut, en effet, se demander s'il faut favoriser les plus exclus du système, ou s'il faut handicaper ceux qui le dominent sans partage, comme on le fait dans les courses hippiques. Ce principe du handicap²⁹ est-il transposable, du sport hippique à la compétition scientifique en Digital Humanities ? Pourquoi pas. Mais il faudrait déterminer comment marquer ce handicap sans être contre-productifs, c'est-à-dire sans altérer de façon stupide le processus scientifique. A l'inverse, on peut imaginer des dispositifs s'appuyant sur la discrimination positive, les quotas de contributions, l'interdiction de cumul des mandats, le soutien financier aux déplacements pour les pays et les laboratoires les moins bien dotés, le travail collectif pour mettre au point une bourse des traductions collaboratives, afin de faire progresser le niveau d'anglais des propositions avant leur évaluation, etc. Cet article souhaite ouvrir le débat sur la base d'informations cartographiques structurées, et non donner des réponses définitives. Je propose cependant quelques lignes de force.

De l'anglais au globish³⁰

Allons jusqu'au bout du raisonnement. La communauté des Digital Humanities est anglophone en raison de la large diffusion de l'enseignement de l'anglais dans le monde, et non parce que les anglophones de naissance sont numériquement dominants dans cette communauté. Acceptons donc l'anglais comme seconde langue. En tant que seconde langue, il sera le Globish, et non l'English. Ce Globish, mécaniquement plus rustique et rudimentaire que l'Anglais d'Angleterre, sera un véhicule de communication entre égaux.

Fonder une étiquette globish

Ceux qui maîtriseront mieux cette langue prendront garde à ne pas parsemer leurs interventions orales d'allusions complexes ou de traits d'humour nécessitant une fine compréhension de la langue. Ils s'excuseront d'être nativement anglophones, alors que c'est actuellement le non nativement anglophone qui s'excuse, en introduction de son intervention, de l'imperfection de son anglais. L'ensemble de la communauté adoptera un code de courtoisie, une *étiquette globish*, dans laquelle l'ensemble des participants s'obligeront à s'exprimer lentement et clairement, sans macher leurs mots. Si nécessaire, ils prendront des cours de diction. Pour introduire une interaction avec une audience globish, les organisateurs choisiront des salles dont l'acoustique est bonne, au détriment de salles peut-être parfois plus prestigieuse mais à l'acoustique désastreuse. Ils distribueront un carton blanc à chaque auditeur, qui pourra être levé quand l'orateur s'égare et oublie qu'il parle à une audience globish, afin de l'inviter à revenir en arrière, à ar-ti-cu-ler, à reformuler, si besoin est. Ils mettront en place un système de parrainage dans lequel des anglophones natifs aideront les proposants à améliorer la qualité de leur anglais. Les anglo-américains sont en général beaucoup trop polis pour nous aider à corriger notre anglais, lors d'échanges par email ou par oral. Dès lors, nous ne pouvons pas progresser, ne sachant même pas si ce que nous disons est compris. Je propose donc une modification de cette pratique, en intégrant à l'étiquette globish une intervention forte et régulière des anglophones à destination des globophones, pour les aider à améliorer leur anglais.

Construire une confiance globophone

L'anglais est un instrument pratique et indispensable, auquel nous devons former plus fortement nos étudiants, à l'oral comme à l'écrit. Nous devons inciter nos étudiants à se jeter dans le bain de l'échange international, dans le meilleur anglais possible, en leur apportant un accompagnement de qualité, sur la longue durée. Au-delà de la maîtrise technique, c'est de confiance en soi, de confiance *globish*, que nous devons doter notre communauté. Sinon, comment expliquer que nous ayons si peu de candidats globophones dans les élections de nos organisations ? C'est bien d'une refondation globale du rapport à l'autre qu'il s'agit.

²⁹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Sport_hippique

³⁰ J'emprunte cette thèse à Pierre Mounier. <http://pierremounier.net/>